

McNamara, le consul américain qui ne laissa personne au Vietnam

Par Maurin Picard

Publié hier à 17:01,

Mis à jour il y a 1 heure



Francis «Terry» McNamara, affublé d'un casque où est inscrite la mention «Commodore du Yacht-Club de Can Tho», lors de l'évacuation du personnel de son consulat par bateau. *Courtesy of the National Museum of American Diplomacy*

RÉCIT - À 93 ans, l'ancien diplomate suit la tragédie afghane et se souvient de son épopée: en 1975, près de Saïgon, contre l'avis de sa hiérarchie, il a sauvé des milliers de Vietnamiens menacés par le Viêt-cong.

De la coquette Arlington, en bordure de Washington DC, Francis «Terry» McNamara ne perd pas une miette des opérations d'évacuation en cours à Kaboul. «*Les tripes retournées*» face à son poste de télévision, ses souvenirs affluent. En 1975, ce diplomate de carrière aujourd'hui âgé de 93 ans servait en qualité de consul à Can Tho, dans le delta du Mékong, à 100 kilomètres au sud de Saïgon. Nous sommes en avril 1975. Depuis quelques jours, l'armée sud-vietnamienne se lézarde. Les munitions manquent cruellement. Le soutien logistique et financier américain, pourtant acquis aux termes des

accords de paix signés en janvier 1973, s'est évanoui. L'administration Nixon, puis Ford, a tiré un trait sur cette guerre qui n'en finit plus. Lorsque le Viêt-cong lance son offensive de printemps, les grandes cités côtières tombent comme des dominos. Saïgon est menacée. Les Américains planifient discrètement une évacuation totale baptisée opération Frequent Wind, activable en cas d'effondrement brusque du régime sud-vietnamien pantelant, et tout aussi corrompu que le régime afghan d'Ashraf Ghani, un demi-siècle plus tard. Il faut pouvoir extraire tous les Américains du Sud Vietnam, mais sans alerter leurs collaborateurs vietnamiens. Le risque serait que ces derniers, acculés, se vengent, en pensant: «*Si nous devons périr, vous périrez avec nous.*»

Pour Can Tho, trois hélicoptères sont spécialement assignés à l'exfiltration des dix-huit employés américains du consulat comprenant des agents d'USAID, de la CIA et six marines. Terry McNamara ne l'entend pas de cette oreille. À son supérieur, l'ambassadeur à Saïgon Graham Martin, il rétorque qu'il emmènera tout le monde. Les protestations de l'ambassadeur adjoint, Wolfgang Lehmann, n'y feront rien.

Et puisque trois hélicoptères seulement ont été alloués à son poste consulaire, Terry change son fusil d'épaule: «*Nous sommes au bord d'un affluent du fleuve Mékong (la Sông Hâu, NDLR). Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt? Nous évacuerons par la voie fluviale!*» 110 kilomètres en aval, la task force navale de recueil n'aura plus qu'à hisser à bord les naufragés venus jusqu'à elle.

Reste à trouver des embarcations. Par ses relations, McNamara dénicher deux chalands de débarquement, aux flancs blindés, dits Mike Boat ou LCM (Landing Craft Mechanized). Il les fait accoster à Can Tho, non sans les avoir prudemment éloignés l'un de l'autre, pour le cas où l'évacuation se ferait en catastrophe. Les deux barges font le plein d'essence, vivres et munitions sont stockés à bord. S'il faut filer, il n'y aura plus qu'à foncer à l'embarcadère et mettre en marche les puissants moteurs.

Ordre d'évacuation

Tout au long du mois d'avril, McNamara fait discrètement fermer les seize annexes du consulat à travers le delta et envoie par petits groupes Américains et Vietnamiens sous ses ordres à destination de Tan Son Nhut, le grand aéroport près de Saïgon d'où atterrissent et décollent des vols Air America, le surnom de la compagnie financée par la CIA pour ses opérations en Asie du Sud-Est. Trois mille personnes au total, en comptant les familles au complet. En parallèle, il prend contact avec la marine pour faire part de son plan d'évacuation par la mer et négocie un lieu de rendez-vous avec un navire de guerre à l'embouchure du Mékong, là où le fleuve se jette dans la mer de Chine du Sud.

Le 29 avril au matin résonne sur les ondes de la radio des forces armées un message codé, synonyme d'évacuation immédiate pour tous les ressortissants américains, militaires et civils: «*La température à Saïgon est de 105 degrés et elle monte.*» Suit la chanson *'m Dreaming of a White Christmas*, un classique de Noël signé Irving Benn. À Can Tho, des salves d'obus s'abattent soudain sur le centre-ville. Terry McNamara quitte sa résidence sans se retourner, laissant tous ses vêtements dans les tiroirs pour ne pas alerter les femmes de ménage, auxquelles il laisse des liasses de dollars sous enveloppe pour se faire pardonner de sa muflerie forcée.

Les nouvelles de Tan Son Nhut confirment l'impression initiale de McNamara: plusieurs *choppers* (hélicoptères) ont été abattus par les «VC» et leurs lance-roquettes de type RPG sur l'épaule, deux marines ont été tués par des tirs de mortier. L'aéroport se retrouve dans la visée des assaillants

Ce sera le Mékong. Encore faut-il faire passer la pilule à l'ambassade de Saïgon, qui bat le rappel de tous les Américains vers l'aéroport. McNamara appelle Jake Jacobson, coordinateur des opérations d'évacuation. Il a une idée: «*Vous savez que je veux emmener mes Vietnamiens*, explique le consul. *Et comme je vous l'ai dit auparavant, nous sommes prêts à partir par voie fluviale. Je requiers la permission de procéder ainsi.*

- *Non, non et non!* hurle Jacobson.

- *Écoutez, je sais que Tan Son Nhut a été bombardée. J'ai des hélicoptères et je peux vous les mettre à disposition plus rapidement si nous évacuons par bateau. Autrement, ils mettront cinq à six heures pour être à vous à Saïgon. Il vous les faut maintenant, n'est-ce pas? Vous avez désespérément besoin d'hélicoptères à Saïgon. Alors, prenez les miens et autorisez-moi à appliquer mon plan.*

- *OK, vous avez le feu vert pour emprunter le fleuve. Foutez-moi juste le camp de là en vitesse!»*

Un photographe, Cary Kassebaum, accompagne l'équipage. Il publiera des clichés mémorables du consul, affublé d'un casque sur lequel a été peinte la mention «*Commodore du Yacht-Club de Can Tho*». Cette série de clichés causera de gros soucis à McNamara par la suite. L'ironie est peu appréciée au Département d'État et parmi les vétérans de l'opération Frequent Wind.

Les naufragés du fleuve

«*Le casque était un cadeau de l'escouade de marines de Can Tho!*», se défend Terry McNamara, qui reconnaît ne pas en avoir mené large au moment du départ. «*Mais il fallait*

éviter toute panique à bord, *«le plus contagieux des fléaux avec le défaitisme»*, insiste-t-il, mais aussi pour que les Sud-Vietnamiens, réalisant que les Américains déguerpissaient sans demander leur reste, ne retournent pas leurs armes contre eux. *«C'était arrivé à Da Nang et Nha Trang, explique Terry, et je ne voulais pas que ça se reproduise à Can Tho.»* Une fois sur la barge, il a fait prudemment désarmer tous les passagers et stocker les fusils derrière son îlot de pilotage.

Rapidement, l'équipée est menacée. Les deux Mike Boat sont arraisonnés par deux vedettes rapides de la marine sud-vietnamienne. Un officier exige leur retour à Can Tho, soupçonnant McNamara d'avoir embarqué des déserteurs de l'armée. Les soldats, l'air mauvais, semblent particulièrement remontés contre ces alliés américains. Rusé, le consul demande à passer un appel à la radio à un officier supérieur qui lui doit une faveur. Gagné: ordre est donné de laisser passer les Américains et les réfugiés. McNamara découvrira par la suite qu'un officier sud-vietnamien s'est glissé à bord, en se débarrassant de son uniforme. Mais le «Commodore» n'a pas le temps de s'en formaliser. Il approche d'un chapelet d'îles où sont embusqués les Viêt-congs. Woooosh! Une roquette frôle la poupe. Des tirs d'armes automatiques retentissent, la coque blindée des deux chalands frémissant sous les impacts. McNamara ordonne aux marines de répliquer, déclenchant une fusillade nourrie. Soudain, le ciel s'assombrit et une pluie battante s'abat sur le fleuve pendant trois quarts d'heure, réduisant la visibilité à moins de 10 mètres. Sauvés!

À l'embouchure du Mékong, pourtant, point de navire de guerre pour recueillir les naufragés du fleuve. *«L'US Navy nous avait tout simplement oubliés»*, sourit Terry, toutes ces années après. Incertains du carburant restant, équipés seulement d'un compas de poche, les premiers «boat people» du Sud Vietnam choisissent de s'aventurer en haute mer, à la rencontre de la flotte américaine. Et si personne ne se présente, il faudra bien mettre le cap sur les Philippines, distantes de 1600 kilomètres. À la nuit tombée, les lumières d'un cargo apparaissent: il s'agit du Pioneer Contender, affrété par la CIA pour l'évacuation de son personnel de Da Nang. L'accueil de ces réfugiés surgis de nulle part est froid et suspicieux, mais McNamara parvient à se faire identifier. Le danger est passé, mais l'odyssée entraînera les fugitifs de Can Tho à travers plusieurs camps de transit, avant que la plupart ne parviennent à émigrer officiellement aux États-Unis.

Terry McNamara est fêté en héros dans les jours qui suivent. La nouvelle de son incroyable opération, une des rares bonnes nouvelles, s'est propagée parmi les marins engagés dans ce piteux retrait. Le retour à Washington, en revanche, sera délicat. Au Département d'État, on reproche à McNamara d'avoir désobéi aux ordres, puis de se

«cacher», par peur de sanctions administratives pour insubordination. «C'est faux! s'insurge McNamara. J'écumais les camps de Guam et de Pendleton, en Californie, pour retrouver mes employés de Can Tho et m'assurer que tout le monde se portait bien.»

Ces explications ne convainquent pas la hiérarchie, qui n'apprécie guère les électrons libres. Terry serre les dents et prend ce qu'on lui donne, un poste au Québec, quand il espérait être affecté au Laos. Il parviendra néanmoins à décrocher un poste d'ambassadeur au Gabon (1982-1984), où il croise un des grands noms de la diplomatie française - et de la Françafrique chère à Jacques Foccart: Maurice Robert.

Rentré aux États-Unis, McNamara tirera un livre de ses années africaines en 1989. Rien en revanche sur le Vietnam, malgré une collaboration fructueuse avec le Musée national de la diplomatie américaine à Washington, qui expose depuis 2019 le drapeau étoilé qui flottait jadis à la proue de sa péniche improvisée et un fanion surmonté d'une grande lettre, C, comme «consulat». La brouille avec le Département d'État est effacée, mais personne ne lui a demandé conseil alors que se nouait le drame afghan. Le vieux diplomate sourit: *«Je comprends. Ils n'avaient pas besoin de navigateur à Kaboul!»*

À VOIR AUSSI - Joe Biden «s'engage» à évacuer les Américains ainsi que les alliés afghans de Kaboul